

UN MORT DANS LES ETOILES

Chapitre I

Un corps mort sur Charon, deuxième lune de Pluton

Troublé par le message du Service des Anomalies Sociales, je sautai dans le premier rapide au port spatial intergalactique de Nouvelle-Terre. Dans 99 ans, je dévisagerais Robert Ménage dans son bureau du Service des Anomalies Sociales, hirsute comme une femme à barbe, débordé par une pilosité extrême qu'il avait renoncé à dompter et vivant désormais derrière sa moustache entremêlée de poils du nez qui en multipliaient le volume, une barbouze de Mathusalem, et tous ces follicules rebelles jaillissant de partout.

J'avais reconnu la voix emphatique, les comparaisons fleuries de celui qui officiait à l'autre bout de l'univers.

— Allo ? Ici le Service des Anomalies Sociales.

— C'est vous Robert ?

— Oui, par la barbe de la comète de Halley, c'est bien moi. Il faut que vous débarquiez assez vite, on a besoin de vos lumières.

— Vous plaisantez ? Le voyage dure 99 ans pour aller sur votre planète !

— Comment ça 99 ans ? Par l'anneau de la galaxie de la Roue de chariot, vous comptez encore en ancien temps ?

Mes recherches m'obligeaient à harmoniser le temps historique à l'ère de la mortalité et notre propre espace-temps posthistorique d'immortels, élastique, à jongler avec les calendriers.

— Que je sois consumé dans le réservoir de gaz d'une galaxie s'effondrant sur elle-même si j'ai trouvé quelqu'un d'autre que vous à qui m'adresser. À l'université, vous travaillez toujours sur les vieilleries littéraires de l'époque historique ?

Mes recherches portaient effectivement sur cette littérature policière qui occupait les beaux jours de nos ancêtres mortels, englués dans des temporalités et un mode de jouissance intellectuelle d'un autre âge.

— Oui et alors ?

— Alors vous débarquez pour une expertise. On bute sur le problème d'un corps sans masse.

— Ce serait un plaisir de vous revoir en chair et en os, mais pas pour une broutille.

— Vous parlez d'une broutille pire que le repérage d'un trou noir supermassif dans la Voie lactée qui menacerait la Terre ? Il s'agit du corps mort d'un humanoïde, plutôt un humain par ses proportions.

Il plaisantait, depuis belle lurette, plus personne ne mourait.

— Vous voulez parler d'un individu en phase de réinitialisation somatique ? Un bug dans le processus ? Qu'on patiente et il recouvrera un nouveau cycle physiologique.

Ces phénomènes de réinitialisation, courants, qui restauraient notre intégrité physique et mentale après avoir été momentanément mis hors circuit, se produisaient parfois à grande échelle. Quand un astéroïde, ivre de sa puissance, faisait un carton sur un astre, il anéantissait provisoirement toute une population qui se reconstruisait à l'identique, mais avec d'autres systèmes respiratoire, digestif, etc. pour s'adapter à ses nouvelles conditions de vie. Et certains le supportaient plus ou moins bien.

— Ce n'est pas une blague, Doc. Que je sois réduit en poudre de matière noire et devienne invisible s'il ne s'agit pas d'un vrai corps mort, découvert sur Charon, une des lunes de Pluton, et rapatrié sur Terre. Un mort de sexe indéfini, car en l'absence de légiste, nous l'avons laissé en l'état avant expertise. Un morceau de tubulure de zinc a été retrouvé à proximité du supposé cadavre, peut-être la cause du décès, mais rien de vraiment probant.

Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Un mort ? Impossible. Un criminel encore moins. Toutes ces salades de crime, de mobile, d'alibi n'existaient qu'au fonds des archives que je consultais pour mes recherches.

Je comprenais la difficulté : si le Service des Anomalies Sociales n'avait pas pondu l'élucubration fumeuse d'esprits désœuvrés, à qui s'adresserait-il, après la disparition de l'armée, de la police de terrain et de la police scientifique, en ce temps d'immortalité, sinon à ceux dont le métier consistait à touiller le passé ? C'est pourquoi j'étais en route à la demande de Robert Ménage



Mon petit-déjeuner terminé, je réintérai ma place. J'observais les passagers qui partageaient mon voyage. Quel plaisir, quelle curiosité intellectuelle, quelle aventure amoureuse épinglait un sourire sur tous ces visages d'immortels, des mimiques

incontrôlées, témoignant de désirs toujours en expansion dans leur ciel sans inquiétude et sans crainte qui prodiguait la paix de l'esprit, une bienheureuse tranquillité ?

L'hôtesse de l'espace déambulait dans les travées. Je l'informai que j'avais perdu le réseau sur ma tablette. Elle s'excusa au nom de la compagnie de transport et m'assura que la liaison serait vite opérationnelle.

— Qu'est-ce que vous buvez ? C'est notre tournée, pour vous faire patienter. Un café arrosé ?

Je n'avais pas l'habitude de boire un alcool fort dans la matinée. Mais comment refuser, hypnotisé par la beauté de la jeune femme, une beauté pourtant aussi irrégulière que sa petite galaxie d'origine : Dwingeloo 2, membre du groupe IC342/Maffei, dans la constellation Cassiopée.

— Alors, va pour un café arrosé au vieux marc de bourgogne.

— Un vieux marc pour le Doc, un ! s'écria-t-elle à la cantonade, pour m'indiquer qu'elle m'avait reconnu, ma modestie dût-elle en souffrir.

Quand le réseau fut rétabli, je contactai David. Le Professeur David Jackson, mon éminent collègue néo-zélandais, vit en Nouvelle-Aotearoa, du nom maori de son archipel natal désormais dans la constellation d'Oamaru. Mon ami ne ressemble en rien au kiwi, ce drôle d'oiseau indigène du pays de ses ancêtres. Autant le kiwi est un animal timide et nocturne, de petite taille, autant David en impose par sa carrure de sportif ; autant le kiwi pousse des cris étouffés à la nuit tombée, autant le professeur David Jackson fait preuve de volubilité verbale avec ses étudiants et collègues, toujours prêt à dégainer les armes de la critique. Président de l'Université de Nouvelle-Auckland, il travaille, lui, sur les séries policières télévisées de l'ère historique, entouré par des bandes vidéo fossiles en capilotade et d'antiques machines retrouvées dans des fouilles qu'il répare pour en assurer le visionnage. Nous ne serions pas trop de deux à nous plonger dans ces fictions à dormir debout, mais qui constituaient le miel de nos ancêtres enfermés dans une aliénation surannée.

À l'autre bout des profondeurs célestes, l'accent nasal et les sons diminués des voyelles propres à cet anglais aux antipodes de l'anglais *so british* que je maîtrisais bien. En moins d'une décennie de l'ancien temps, il avait été alerté de mon appel.

— J'ai cru comprendre qu'il y aurait une mort suspecte, scanda David Jackson en traînant sur les voyelles de sa façon inimitable. Une histoire à dormir debout.

— Bien sûr, c'est impossible et il s'agit sans doute d'un malentendu, mais en l'absence d'un pôle d'investigation au Service des Anomalies Sociales, on se réfère, comme d'habitude, à la mémoire des universités. Aide-moi à préparer cette recherche subventionnée par l'ANRI.

— L'Agence Nebulosus de la Recherche Intergalactique ?

— Exact. Je peux passer te voir en allant sur Terre ? Dans cinquante ans environ, je serai chez toi.

— Toujours à compter en ancien temps, Doc ? Pas de problème, on met les bières au frais.

— Et moi, j'apporte les *tapas*.



Du coup, je retournai à l'estaminet et commandai un décilitre de *fendant* suisse et un sandwich jambon beurre « de pays » (cette appellation m'amuse un peu à l'ère des communications intergalactiques) avec ses cornichons aigres doux. Je gobichonnais à l'avance cette soirée sur La Nouvelle-Aotearoa à savourer une bière avec David. Et pourquoi, juste avant, ne pas rendre visite à Isabelle Hiéronimus et Christophe Bourdais dans leur phalanstère expérimental de Nouvel-Avrillé ?

Isabelle, farfadet fait femme, petite créature trotte-menu et espiègle, une amie d'enfance, naturaliste de renom dans sa galaxie, élevait des bestioles fabuleuses de l'Antiquité historique : des chiens, des chats, des vaches, moutons, chevaux, cochons, ainsi qu'une rareté qu'elle avait sauvée du néant : le Cadichon recréé à partir des indications d'un vieux livre pour la jeunesse, plus ou moins bien numérisé par des algorithmes antédiluviens. Toutes ces espèces, qu'elle étudiait et qui vivaient dans un parc animalier, la fierté de Nouvel-Avrillé, se multipliaient sans difficulté sur cette planète propice à la reproduction. Il faut dire que l'air très doux qui y régnait favorisait les débordements hormonaux et pas seulement chez les animaux.

Quant à Christophe, son compagnon, personnage truculent, fort en gueule, le poète des ruines, je me régalais à l'avance de renouer avec son sens de l'abandon, ses absences tonitruantes, le hurlement inconnu de sa prosodie, le souffle des songes qui s'ouvraient sur de vagues ondes d'univers incertains.

Cette poésie mélancolique, en porte à faux avec le physique tout en rondeur du bonhomme, presque nostalgique, évoquait le travers des chansons accompagnant la détresse des humains de l'époque historique quand ils devaient s'adapter à des

formes de soumission qui les auraient plongés, sans cela, en plein enfer moral et physique. Pourtant, chez Christophe, quelque chose démentait toute propension au passéisme. Comme le fou du roi lui rappelant sa mortalité, il nous enjoignait à sa façon de ne pas oublier que tout notre univers apparemment utopique et éternel renfermait quelque fragilité. Aussi, loin de se complaire dans des vieuseries, Christophe, tel un chaman de l'époque d'avant notre ère posthistorique, restait en alerte et tentait d'exorciser toute velléité d'antiquité à venir. J'en prenais acte à chaque fois que je l'entendais évoquer ses effondrements fantomatiques, fermes et froids, tout en goûtant, je l'avoue, ainsi qu'à chacune de mes visites, le délicieux vin travaillé à partir de cépages révolutionnaires dont il nous abreuvait et qui s'harmonisait aux farcis très *food fusion* d'Isabelle.

Je décidai de faire quelques pas sur le pont promenade. Après avoir rejoint notre vaisseau par une des navettes assurant les correspondances interplanétaires, émoustillés par une pluie d'étoiles filantes, trois enfants qui portaient des masques de carnaval accompagnés de leurs parents, couraient dans tous les sens, enjambant les bouches d'aération, se précipitant à l'avant du vaisseau pour mieux admirer le spectacle.

J'eus un déclic. En y réfléchissant bien et en admettant l'impossible, si le Service des Anomalies Sociales avait vraiment localisé un corps mort, et qui plus est un crime, et pas simplement un processus — en l'occurrence exagéré — propre à la réinitialisation somatique, alors il ne s'agirait plus d'une fragilité partielle de notre monde, mais d'un trouble pouvant aller jusqu'à la désorganisation démocratique, d'un choc social entraînant de graves conséquences et engageant une sorte de révision philosophique et politique. Et pourtant, une voix critique inappropriée me susurrait : si cela arrivait, nous serions tous en grand danger de confusion mentale et morale.

Je chassais ces calembredaines qui n'occulteraient pas la satisfaction que je prenais à cette escapade me permettant de retrouver quelques-unes de mes connaissances et amis. Cependant, cette ombre, en éclipsant un instant le soleil inaltérable de ma vie, avait éveillé en moi un sentiment que je n'avais jamais ressenti auparavant. Cette foutue poésie de Christophe, comme un vin trop titré, s'était sans doute imprimée dans un esprit en vacances de ses tâches quotidiennes.

Alors, pourquoi s'égarer : tout s'expliquerait *in fine*.



L'heure anglaise du lunch ayant sonné — j'aime donner à mes différentes collations une couleur locale, il faudrait bien s'occuper pendant les 99 ans que durerait le voyage —, mes pas me dirigèrent vers le restaurant archéo-ethnique à la vue imprenable sur l'univers qui défilait. Je commandai comme plat un *kidney pie* et en dessert un *cheese-cake*, le tout arrosé par une pinte de bière anglaise de style *Porter*, aux saveurs de cacao, de café et d'orange.

En mangeant, le cours de mes pensées reprit. Tous les problèmes s'étaient résolus par l'absurde à la fin des temps historiques, dans ce que nous appelons la Grande Réinitialisation Somatique qui avait connu une mutation sans précédent de l'espèce humaine.

À l'époque une masse de fieffés coquins, mortels, ingrats et jaloux, ne reconnaissaient pas la main qui les nourrissait. Des protecteurs qui sacrifiaient le prix d'une nuit dans un palace pour leur permettre de vivre gentiment un mois d'un travail essentiel à leur accomplissement ; d'habiter dans des logements à l'esthétique délicieusement cubiques ; de bénéficier de plats gras et sucrés spécialement concoctés pour eux dans des usines agroalimentaires, ce qui leur donnait avantageusement cet embonpoint digne d'un pacha. Ces pauvres ilotes n'ignoraient-ils pas les recommandations des docteurs en économie qui démontraient, jour après jour, pourquoi la misère constituait une variable d'ajustement pour la beauté optimale de graphes qu'ils commentaient dans les médias ?

Le *kidney pie* était légèrement carbonisé et la bière, tiédasse, perdait tous ses arômes. La remarque en étant faite au serveur il me répondit doctement que c'était volontaire et en correspondance avec de vieux guides culinaires de l'ère historique. Je me résolus, dès que j'aurais terminé mon affaire en cours, à créer une alerte auprès de mes collègues spécialistes du *fooding* archéologique afin qu'ils rectifient les traductions fautives. Ma réflexion me replongea dans cet entre-deux qui suivit l'avènement de notre ère immortelle.

Dans d'autres contrées, au sud de la Terre, le réchauffement climatique et la désertification défalquaient de ce qui avait été le berceau de l'humanité quelques millions de parasites surnuméraires encombrant des territoires regorgeant de richesses naturelles et dont ils ne savaient que faire pour leurs besoins primitifs. Et ces *surplus people* avaient l'outrecuidance de réclamer l'honneur de collecter les ordures en l'échange des métaux, des terres rares pour la plupart, indispensables à la production des technologies grâce auxquelles des prothèses auditives et visuelles alimentaient une bande de lascars survitaminés et connectés aux rumeurs incessantes d'une toile perméable.

Ayant arraisonné la planète entière, nos bons philanthropes, toujours à la recherche d'esclaves enfin reconnaissants des bienfaits qu'on leur apportait au prix modique de

quelques petits désagréments comme des pluies acides, des *smogs* pestilentiels et une mortalité inexplicée, finissaient par se lasser de tant d'incompréhension.

Et puis, au bout d'un très longtemps, la nature, elle aussi au comble de l'hypocrisie en regard des soins qu'on lui avait prodigués, de la chimie dont on l'avait abreuvée, avait implosé. Et une mutation irresponsable, dénoncée par les savants officiels comme irréalistes, avait tout chamboulé. Une conscience de l'époque, d'un pessimisme mesuré et critique, célèbre pour son aphorisme : *il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin de la domination de l'homme par l'homme*, en était restée sidérée en voyant s'accomplir l'une et l'autre. Elle assistait en direct à ce que nous appelons aujourd'hui la Grande Réinitialisation Somatique : tous les êtres humains s'étaient autodétruits pour renaître sous une forme inattendue. Avec l'éradication de la mort, les vieilles contradictions du maître et de l'esclave et les ressorts ancestraux de la domination s'envolaient.

Les bons maîtres avaient tout tenté pour remotiver leurs ressources humaines impénitentes, ainsi délivrées du chantage à la vie et de la peur de la mort. Écœurés, ces fervents humanistes embarquèrent sur des vaisseaux pour reconstruire, ils l'espéraient, un monde propice à leur image et à leur éthique. Mais ils se heurtèrent à une difficulté imprévue.

Des archives sur leur départ précipité nous relatent qu'un certain M. Peel, emporta des vivres et des machines d'une valeur inestimable. Ce M. Peel réussit à convaincre de le suivre dans son périple trois mille ouvriers et employés, hommes, femmes et enfants qui n'avaient pas bien réalisé — c'est moi qui précise — ce que leur immortalité signifiait. On imagine qu'une fois arrivé à destination, M. Peel se retrouva seul avec son argent et ses machines : ses ouvriers découvrant sans doute qu'eux aussi pouvaient prétendre à faire fortune sur ce nouveau terrain de jeu économique... Pauvre M. Peel qui avait tout prévu, sauf d'exporter les rapports de production d'avant la Grande Réinitialisation Somatique.

Bref, incapables de discriminer en leur sein les dominants des dominés, tous les colons se seraient — du moins nous retenons cette hypothèse la plus probable — exterminés entre eux avant de faire exploser l'astre qui les avait accueillis, bouleversant l'ordre de leur galaxie, ce qu'attendait patiemment un trou noir opportuniste pour tout avaler définitivement !



Je quittai mon siège pour me dégourdir les jambes. D'autant que le marc de bourgogne ingurgité matutinalement m'avait passablement estourbi. En croisant

l'hôtesse de l'espace qui me l'avait offert, je me demandai si finalement elle n'était pas originaire d'une autre galaxie irrégulière : la NGC 4214, dans la constellation des Chiens de chasse, au nom moins évocateur que la Dwingeloo 2 dans la constellation Cassiopée.